

T

Journal du Théâtre de la Cité
Hors-Série – Rentrée 2019

C



*Créations, spectacles, rencontres, transmissions, festivités
au Théâtre de la Cité et en région toulousaine*

Centre Dramatique National
Toulouse Occitanie

Direction Galin Stoev

La Biennale / Arts vivants / International
24 septembre – 12 octobre 2019

LA BIENNALE

Arts vivants / International
24 septembre – 12 octobre 2019

Trente partenaires artistiques de la métropole toulousaine qui allient leurs énergies pour créer une joyeuse dynamique d'ouverture de saison les années impaires, c'est cela La Biennale internationale des arts vivants. Dépassant les esthétiques et les territoires, le partage en est la valeur phare : équipes artistiques, thématiques scéniques et publics de tous horizons se répondent, contrastent et se mélangent. Pour retrouver le plaisir et l'inattendu du spectacle vivant et réinventer des façons d'être ensemble.

La Biennale des arts vivants : bientôt le coup d'envoi

Dans le projet qui nous a amenés à prendre la direction du Théâtre de la Cité, il y avait dès le départ le désir fort de mettre en chantier une certaine vision, utopique, passionnée, de ce qu'est pour nous un centre dramatique national : faire de cette maison un écosystème artistique au cœur de la cité, un endroit où s'expérimenterait une réalité commune, où notre capacité à créer les uns avec les autres pourrait se déployer librement. La mise en œuvre a donc commencé par le souhait de décloisonner, que ce soit très concrètement l'espace physique à l'intérieur du théâtre, utiliser les pièces libres, faire revivre le hall, accueillir des compagnies en résidence dans de nouveaux appartements créés sur les bureaux, favoriser de nouvelles circulations dans le bâtiment, etc. mais aussi décloisonner au maximum les choix de programmation pour faire tomber chaque fois que possible les barrières entre les genres, les disciplines ou les publics... C'est cette même soif de penser différemment l'espace artistique à l'échelle d'un territoire et d'avoir envie de l'habiter autrement qui sous-tend aussi le grand projet collectif de La Biennale.

En effet, l'étape suivante nous a amenés à observer les cloisonnements existants entre les structures culturelles sur le territoire de la Métropole, nous qui bâtissons ensemble des partenariats de proximité ou qui nous côtoyons au contraire sans bien nous connaître. Fédérateur, le projet de La Biennale a été l'occasion concrète d'expérimenter une vision du travail collaboratif qui met naturellement à plat les vieilles habitudes, envie partagée dès l'origine par la trentaine de lieux embarqués dans l'aventure. Cette première édition, du 24 septembre au 12 octobre 2019, représente la concrétisation de ces envies communes : un grand événement festif dont chacun de nous est à la fois un rouage et le maître d'œuvre. Avec l'ambition, dans la durée, d'imaginer des façons de (faire) vivre le nouvel habitat partagé qui s'est esquissé pour l'occasion et de lui ajouter de nouveaux membres, de nouveaux

espaces. Des espaces, à l'image des apports de chaque structure, comme autant de pièces à visiter : qu'au fil des déambulations et derrière chaque porte qui s'ouvre dans la programmation, on puisse découvrir ici un loft, là un studio, une salle de réunion, une vaste cuisine collective ou un petit salon privé. Comme autant d'endroits possibles de transversalité et de découverte mutuelle, et pour le grand public comme pour les professionnels.

Une dynamique inédite

Au point de départ, il y a sans doute le constat qu'aujourd'hui, sur le plan national et international, Toulouse est plus volontiers représentée dans les esprits par ses fleurons aéronautiques ou scientifiques que par ses atouts culturels. Malgré l'excellente réputation de certaines de ses compagnies et de quelques grands équipements, la ville rose et sa métropole ne disposaient pas de temps fort remarquable pour les arts vivants : l'idée de La Biennale a donc d'abord répondu au souhait de bâtir un événement artistique original qui développe l'attractivité touristique et culturelle du territoire. Une échelle territoriale étendue à la métropole qui a nécessité que soient largement réinterrogées les pratiques du «faire ensemble». Alors, comme en matière d'architecture participative, il a fallu que des acteurs venus d'horizons très divers soient réunis, que des échanges où chaque voix compte laissent apparaître pleinement les envies, les besoins et les freins avant que l'on arrive à l'équilibre de l'édifice, qui mêle aujourd'hui des zones de compromis unanimes et des endroits de singularité assumée.

Imaginer La Biennale a rassemblé en effet des structures culturelles de natures et de tailles très différentes : se sont lancés dans la conception de l'événement à nos côtés Les Abattoirs, ARTO, La Cave Poésie, Altigone, La Grainerie, le Lido, Lieu Commun, Le Marathon des mots, La Place de la Danse, L'Usine, Marionnettissimo, Mix'art Myrès, Odysseus, le Pavillon Mazar, Le Ring/théâtre 2 l'Acte, le Théâtre du Grand Rond, le théâtre Garonne, le Théâtre Sorano, le Vent des signes, Toulouse les Orgues, l'Espace Bonnefoy,

le Centre culturel Bellegarde, le Centre culturel Alban Minville, la Brique Rouge, l'Escale, les Villes de Beauzelle, Cugnaux... Concrètement, la mise en chantier a dû tenir compte de la diversité des points de vue et des histoires propres à chaque structure pour dépasser la juxtaposition des bonnes intentions : porter un regard plus attentif sur d'autres lieux, d'autres disciplines artistiques et s'intéresser, en faisant un léger pas de côté, à ce qui se fait chez les autres a permis d'aller en quelques mois vers la transformation des objectifs affichés sur le papier en valeurs communes portées collectivement.

Une programmation partagée

À l'horizon de cette première édition, la programmation elle-même est donc à l'image de cette dynamique, éclectique mais avant tout pensée pour faire circuler les publics entre les lieux, en essayant d'aller à contre-courant des premiers réflexes et des systématismes. Que ce soit les journées professionnelles, les actions de sensibilisation pour les scolaires, les propositions itinérantes à la carte ou les soirées de convivialité, tous ces moments dessinent autant de pièces à l'intérieur d'un projet d'ensemble conçu pour rester constamment ouvert, car il invite partout à la circulation et au partage. De la danse, du théâtre, du cirque, de la musique, La Biennale accueille tous les styles et tous les âges : ludique et animée, elle donne à voir sur trois semaines toutes les formes et tous les formats, de l'intime, du grandiose, du familial, du populaire, du très pointu, du novateur ou du plus classique. Dans un esprit de fête sous-tendu par deux exigences : mettre la focale sur l'international en valorisant la diversité des esthétiques et associer tous les publics au voyage.

Une idée de la suite

Réfléchir à mutualiser sur certains projets les moyens humains, financiers et matériels, impulser une mobilité des publics entre différentes communes de l'agglomération et au-delà, susciter de nouvelles curiosités en s'ouvrant à des formes artistiques inédites étaient parmi les grands objectifs de départ. S'y confronter réellement a permis d'interroger la façon dont les structures d'un même territoire pouvaient travailler ensemble mais aussi les choix de programmation qui en découlent. En créant des liens, en (ré)activant une meilleure connaissance réciproque mais sans gommer les originalités, La Biennale est un exemple de politique culturelle à l'échelle métropolitaine que les acteurs et les publics peuvent s'approprier à la fois collectivement et individuellement. L'esprit : continuer à définir les contours de ce qui nous réunit, tout en laissant à chacun son propre espace.

À moyen terme, identifier des équipes artistiques qui comptent et qui innovent, coréaliser ou co-produire des spectacles, communiquer autour d'eux et les faire tourner en région et bien au-delà dans de nouveaux réseaux co-construits seront les missions que se fixe La Biennale. En gardant en tête humblement que le chantier est à peine entamé et que ce premier habitat participatif pourra se doter d'une extension, une annexe nourrie de tout ce qui aura été oublié ou de ce qui n'aura pas été tout à fait réussi lors de cette première session. De quoi alimenter d'autres éditions en apprenant chaque fois de nos tentatives, tout en gardant l'appétit de dénicher sans cesse de nouvelles formes de création et de représentation, en associant toujours nos forces et nos regards.

Galin Stoen et Stéphane Gil

ROYAUME-UNI / RUSSIE

Le Marchand de Londres

Cheek by Jowl et le Théâtre Pouchkine de Moscou se retrouvent pour cette mise en scène subversive et sombrement drôle de la mise en abyme théâtrale de Francis Beaumont.

Le Marchand de Londres est une comédie à couper le souffle, d'une pertinence hilarante et terrifiante dans un monde « post-experts » où tout le monde peut être célèbre et chacun écrire l'histoire.

Le Marchand de Londres commence, une comédie réfléchie portant sur des familles dysfonctionnelles... Mais soudain un couple d'épiciers se lève du public et grimpe sur scène. Expliquant poliment aux acteurs stupéfaits qu'ils s'ennuient un tout petit peu, ils suggèrent que la soirée serait tellement plus amusante si elle comptait des lieux exotiques et un Chevalier – même que leur apprenti Rafe ferait très bien l'affaire !

Rafe se retrouve donc Chevalier de l'Ardent Pilon et alors qu'il s'embarque dans des aventures chevaleresques, le drame familial du *Marchand de Londres* a du mal à arriver à sa conclusion, sans arrêt interrompu par le couple qui, étonnamment, prend très à cœur cette histoire mordante et imprévisible...

Un hymne ébouriffant au théâtre et à sa nécessité [...] *Le Figaro*

Transcendé par les comédiens virtuoses du Théâtre Pouchkine [...]

Philippe Chevilley, Les Échos

Du théâtre dans le théâtre... Magie de ces mises en abyme et effets de miroir, où le public n'est plus dupe de ce qu'on lui montre, mais toujours conscient de l'illusion scénique, toujours en éveil. [...] Le magnifique Théâtre Pouchkine de Moscou – que dirige Donnellan sur un tempo infernal – révèle à merveille la vitalité exubérante de la comédie. S'y embrasent comme jamais le quotidien et le théâtre, le prosaïque et le fabuleux, les querelles de ménage, l'amour fou et l'héroïsme fou.

Fabienne Pascaud, Télérama

Sa mise en scène virtuose et inventive fait oublier toute l'éventuelle pesanteur qu'aurait pu provoquer la mise en abyme, le metteur en scène britannique produisant comme il en a l'habitude un délire théâtral vertigineux, brillamment interprété par les acteurs russes du Théâtre Pouchkine.

Pierre Lesquelen, Io Gazette

Le Théâtre Pouchkine est l'un des plus grands théâtres de répertoire de Moscou. Il a été fondé en 1914 par le metteur en scène légendaire Alexander Tairov.

Evegeny Pisarev en est directeur artistique depuis 2010, après avoir été acteur et metteur en scène de la compagnie depuis 1993. Il a également été acteur et assistant metteur en scène de plusieurs productions en russe de Cheek by Jowl.

Cheek by Jowl est la compagnie internationale de théâtre de Declan Donnellan et de Nick Ormerod. Depuis sa formation en 1981, la compagnie a joué dans plus de 400 villes et 50 pays, présentant un répertoire de pièces classiques et modernes en anglais, français et russe.

Le Marchand de Londres est le sixième spectacle en russe de Cheek by Jowl.

● 24 – 26 septembre
D'après *The Knight of the Burning Pestle* de Francis Beaumont
Mise en scène Declan Donnellan
Spectacle en russe, surtitré en français
La Salle / 1 h 40



Le Marchand de Londres © Johan Persson

PAYS-BAS

Cock, Cock... Who's there?

Dans *Cock, Cock... Who's there?* l'artiste performeuse finlandaise Samira Elagoz plonge le spectateur dans l'univers du web et de ses sites de rencontre en ligne comme Tinder ou encore Chatroulette. Mettant en scène sa propre expérience, nourrie de ses voyages à travers trois continents, elle dissèque et questionne avec un regard cru ses sujets favoris : le genre, le désir, la féminité, les relations entre femmes et hommes dans une société où les frontières entre réel et virtuel sont poreuses.

Caméra à la main, elle met en lumière la manipulation des corps sur ces plateformes, intervertissant de façon intelligente les rapports typiques entre hommes et femmes sur le net. Un spectacle-reportage inquiétant et touchant, entre intimité et violence, aussi préoccupant qu'émouvant.

● 25 et 26 septembre / Le Studio / 1h
● 27 et 28 septembre 2019 / Au théâtre Garonne
Écriture, réalisation, édition Samira Elagoz
Avec Samira Elagoz, Ayumi Matsuda, Tashi Iwaoka
Déconseillé aux moins de 16 ans
Spectacle en anglais, surtitré en français
Spectacle présenté avec le théâtre Garonne,
avec le soutien du Dutch Performing Arts

RECRÉATION À TOULOUSE
ALLEMAGNE / SUISSE

Cargo Toulouse

Spectacle immersif, singulier, expérimental, Cargo Toulouse déroule au fil de la route l'histoire de deux chauffeurs routiers à travers le prisme de la mondialisation.

Quel est ce projet Cargo qui déjà a fait le tour de l'Europe ?

STEPHAN KAEGI : C'est un projet de voyage, d'environ deux heures, qui emmènera les spectateurs de Toulouse dans des zones industrielles méconnues. Nous visiterons, par exemple, l'entreprise Schenker où l'on verra des transpalettes bouger dans la nuit ou bien encore le Grand Marché MIN Toulouse Occitanie, le 2^{ème} en France en volume de denrées alimentaires après Rungis. L'endroit où arrivent et repartent les légumes, viandes et poissons que l'on mange pendant la journée en ville. Comme dans chaque projet Cargo, il y a aura deux chauffeurs routiers pour nous conduire et nous raconter leurs histoires. L'un des deux toulousains est un « rock'n'roll guy », avec un iroquois. Il a soixante ans dont plus de quarante ans passés dans les transports routiers. Il a débuté dans les années 1980 quand les entreprises ont commencé, de plus en plus, à pousser les chauffeurs à enfreindre la loi en terme de vitesse et d'horaires de travail, impliquant le non-respect des règles de sécurité concernant les temps de pauses obligatoires, de repos et de sommeil.

Il a traversé toute la transformation du métier jusqu'à aujourd'hui où les chauffeurs français ne roulent presque plus à l'international, car ils sont non seulement trop chers comparativement à d'autres chauffeurs européens, mais aussi restreints par les lois. C'est lui qui dit cela ! Ce sont des lois censées le protéger mais qu'il conteste. Alors il s'est échappé un an au Canada où il a travaillé pour une entreprise québécoise sur de très longues distances. Il faisait des allers-retours Québec / Californie en trois jours sans arrêts à deux chauffeurs qui se relayaient, l'un dormant pendant que l'autre conduisait. Il est allé au Texas aussi... Il a beaucoup d'histoires à raconter !

Le camion aussi joue un rôle dans cette équipée nocturne...

Le camion est un cinéma qui bouge beaucoup au gré de la qualité des routes empruntées ! C'est un cinéma à deux réalités : ce qui se passe à l'intérieur sur l'écran et ce que l'on peut observer à l'extérieur par les fenêtres avec une composition sonore spécifiquement créée pour chaque tournage afin de produire un effet très cinéma.

Ce camion, je l'appelle aussi parfois « ready made machine » car il me permet ce dont j'ai toujours rêvé : cadrer une réalité à un moment donné en toute simplicité au lieu de la recomposer sur une scène de théâtre et d'avoir à imiter le réel. Le camion me donne la possibilité de dire : on s'arrête à cet endroit-là et cet endroit-là est ma pièce. Ça peut être un immense parking où des centaines de chauffeurs dorment la nuit, quelques minutes plus tard une station de lavage ou une zone industrielle qui reflète la mondialisation... Ce véhicule-cinéma nous emmène à des endroits où les piétons d'une ville ne vont jamais. La plupart des toulousains n'ont jamais mis les pieds au grand marché MIN qui nous montre une autre réalité du poulet avant qu'il n'arrive dans nos assiettes...

En quoi cette profession de chauffeurs routiers vous intéresse particulièrement ?

J'ai fait beaucoup d'auto-stop quand j'étais jeune, notamment en direction des pays de l'est. Souvent les chauffeurs de camions nous emmenaient avec eux et nous racontaient l'Europe d'une manière très différente de ce que nous connaissions en tant qu'étudiants voyageant avec un pass Interrail. Ce que nous découvrions n'avait rien à voir avec la beauté des vieilles villes. Nous allions d'une station service à une autre, il fallait trouver des endroits où manger, dormir, négocier pour prendre des douches. Cette profession est source de nombreuses histoires auxquelles nous sommes rattachés tous les jours car 95% des produits que nous achetons ont été transportés par un camion. Ils nous mettent face à nos contra-

dictions. Je n'ai pas le permis de conduire, je trouve les camions polluants, bruyants, dangereux et en même temps, je veux avoir tous les jours un vaste choix de produits à consommer à côté de chez moi.

Comme si c'était un monde parallèle que l'on ne voudrait pas voir...

Nous traversons des lieux insolites conduits par des gens auxquels nous devons faire confiance. Une relation particulière se tisse avec les personnages, s'ils freinent ou accélèrent nous le ressentons physiquement. Par leurs récits, mais aussi visuellement, nous découvrons ces communautés improvisées au bord des routes. Nous sommes plus coutumiers de la mondialisation par les aéroports, leurs architectures identiques et les mêmes cappuccinos que l'on peut y boire dans le monde entier. Mais il y a aussi cette autre mondialisation qui a produit des containers aux mêmes formats, des quais de déchargement de marchandises, des restaurants, des hôtels, des parkings, des stations services standardisés. La seule vraie différence c'est que, pour les aéroports, il y a un souci esthétique que l'on ne retrouve pas sur les routes.

Il y a le voyage réel que nous faisons ensemble et le voyage entre les deux biographies des chauffeurs qui nous conduisent.

En emmenant les spectateurs in situ, vous voulez fictionnaliser le réel ou bien accentuer la part documentaire ?

L'intérêt est surtout documentaire mais le documentaire est aussi cinéma. Ne serait-ce que par le choix de l'endroit où l'on pose la caméra qui, dans ce cas précis, est comme une très grande caméra à l'intérieur de laquelle nous serions et voyagerions comme dans un long travelling ! Cela produit une certaine émotion. Au cinéma, le travelling est souvent utilisé pour accompagner un personnage un peu pensif et mélancolique. L'effet en est encore plus important quand cela se passe la nuit... À Toulouse, le spectacle commencera à neuf heures du soir, nous partirons dans la nuit visiter des endroits où des gens travaillent alors que nous serons des spectateurs en train de consommer un produit culturel. J'aime cette rencontre directe. Il y a le voyage réel que nous faisons ensemble et le voyage entre les deux biographies des chauffeurs qui nous conduisent. Cela produit un *road movie*, qui est un genre un peu moins documentaire.

Il y a comme une mythologie de ces hommes qui traversent l'Europe dans une grande solitude, presque romanesque alors que la réalité est parfois difficile...

Tous les chauffeurs que j'ai rencontrés font ce métier avec passion et avec cette sensation très caractéristique de laisser les choses derrière eux... Une sensation presque addictive. Un routier maintenant à la retraite m'a raconté qu'il éprouve parfois le besoin de prendre sa voiture et de rouler sans s'arrêter pendant 500 km... Quand j'ai réalisé le projet Cargo à Moscou, nous avons rencontré des chauffeurs qui transportaient les jeans de l'ouest à l'est ainsi que des tas d'autres marchandises en Union Soviétique.

Il y a beaucoup de mythes et de chansons qui parlent d'une certaine solitude masculine, car effectivement il y a peu de femmes, comme si c'était un métier très genré. Même si aujourd'hui les camions sont beaucoup plus faciles à conduire, il semble que l'attraction d'être à trois mètres de hauteur au-dessus des autres voitures demeure masculine ?

Propos recueillis par Hervé Pons

● 24 septembre – 25 octobre

Conception et mise en scène Stefan Kaegi / Rimini Protokoll
Itinérant / RDV au Metronum sur le parking
Spectacle produit et présenté par le Théâtre de la Cité, Pronomade(s) et L'Usine

RUSSIE

« Je n'ai pas encore commencé à vivre »



« Je n'ai pas encore commencé à vivre » © Alexey Blazhin

Née en 1961 à Komsomolsk-sur-Amour, Tatiana Frolova y a fondé en 1985 un minuscule théâtre indépendant de 26 places, symbole de résistance dans cette ville industrielle construite sous Staline par des prisonniers du Goulag. C'est dans ce lieu que l'équipe du KnaM à l'organisation totalement horizontale questionne sans relâche la société russe, collecte des textes, des témoignages et nous apporte une vision éclairante de la Russie d'aujourd'hui et de ses problématiques.

« Je n'ai pas encore commencé à vivre » est la création la plus incisive, la plus aboutie de la compagnie. Grâce à un important travail documentaire, les acteurs du KnaM nous font voyager dans un siècle d'Histoire russe en dressant le portrait de ses dirigeants successifs – de Lénine à Poutine –, en additionnant les centaines de milliers de déportés et de morts de leur pays et y entremêlant des histoires intimes à la sincérité bouleversante.

Un spectacle vibrant et percutant

Dans une ville industrielle aux confins de la Russie orientale, traversée par le fleuve Amour (« boueux » en langue mongole), un petit théâtre indépendant brille de mille feux. Là où d'autres lieux semblables du plus vaste pays du monde ont dû se résoudre, depuis longtemps, à mettre la clé sous la porte, le KnAM (dont l'abréviation pourrait se traduire par la chaleureuse invitation : « Venez chez nous ») tient miraculeusement debout depuis près de 35 ans. Malgré la précarité et l'inconstance des financements, malgré les tempêtes politiques et les ravages économiques successifs. « Ce théâtre, c'est notre vie. Ça ne veut pas dire qu'il nous permet de gagner notre vie, mais plutôt qu'on ne pourrait pas vivre autrement », explique sa fondatrice Tatiana Frolova, personnage souriant et solaire dont l'énergie vibrante nous contamine à l'autre bout du fil, à dix mille kilomètres de là. Une énergie générationnelle, à en croire la dramaturge et metteuse en scène dont le petit théâtre a vu le jour en pleine perestroïka. « Les années 90 étaient vraiment un moment de libéralisation totale. Cette liberté reste notre oxygène principal, encore aujourd'hui. »

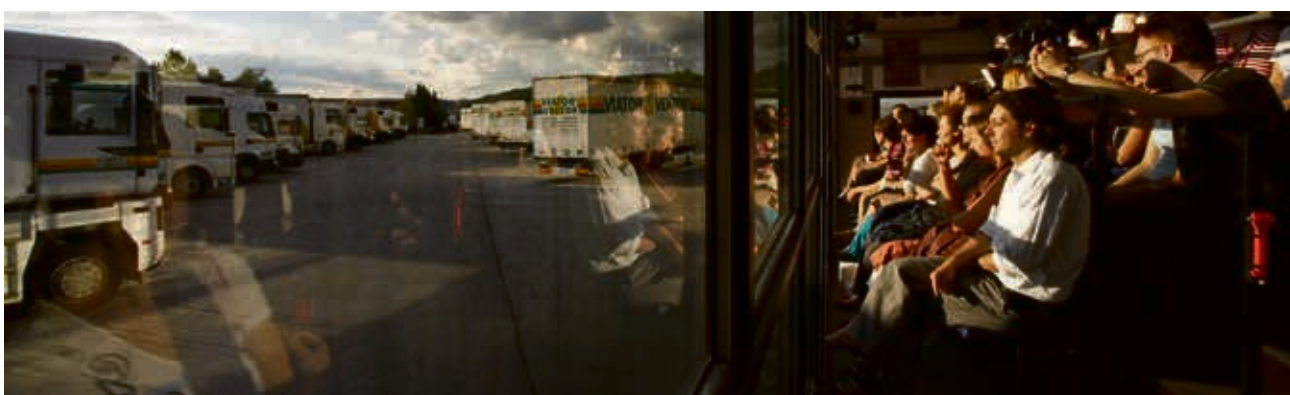
Qu'est-ce qui nous empêche d'être tout simplement heureux ?

La photo de profil du compte WhatsApp de Tatiana Frolova affiche une image familière, le portrait en noir et blanc d'une fillette aux cheveux courts et au regard étrangement tragique. Cette petite fille, c'est elle. Dans la scène qui ouvre son spectacle « Je n'ai pas encore commencé à vivre », Tatiana Frolova interroge le public sur ces yeux tristes qu'elle a si souvent croisés dans la société russe. « Qu'est-ce qui nous empêche d'être tout simplement heureux ? »

Cette question lancinante, obsédante, est au cœur du travail de l'artiste qui, depuis une douzaine d'années, a évolué avec sa troupe vers un théâtre documentaire conçu pour libérer et explorer la parole de l'autre, afin de mieux se comprendre soi-même. « Pourquoi je ne peux pas être vraiment libre ? Pourquoi mon corps est-il tellement coincé ? »

● 24 et 25 septembre

De Tatiana Frolova / Théâtre KnAM
Avec Dmitriï Bocharov, Vladimir Dmitriev, Tatiana Frolova, German Iakovenko, Ludmila Smirnova
Le CUB / 2 h



Cargo Ljubljana © NadaZgank

Parcours des corps

Le samedi 28 septembre, on vous propose de suivre, dans le cadre de La Biennale, un parcours expérimental autour du rapport au corps. Que cela soit sur la question de la représentation de soi dans les médias, vis-à-vis d'autrui, des rapports de domination ou de soumission, mais aussi du corps comme terrain d'expérimentation et de transgression, ces artistes nous entraînent avec eux dans leurs univers, quitte à nous bousculer !



Selfie-concert © DR

Pouvoir du langage / Langage du pouvoir

À partir de l'abstraction d'un cinéma dit expérimental, une tentative de voir s'ouvrir et se refermer une boucle dans le chaos d'images troublées. Entre, peut-être, l'éclosion, l'articulation et la mort d'une langue. Était-elle poétique ? Était-elle politique ? Le sait-elle elle-même...

● 28 septembre / 14 h 30
La Salle / 1 h environ / Gratuit
Projection présentée avec La Cinémathèque de Toulouse

AUSTRALIE /
SINGAPOUR

Bunny

Afin de dévoiler des lignes de connexions partagées, suspendre les tensions et libérer les désirs collectifs, Daniel Kok et Luke George se tournent vers le macramé, les nœuds marins, les nœuds chinois et le bondage à corde pour tresser une expérience interactive collective. « Bunny » est le surnom donné à la personne qui est ficelée dans le bondage à corde. Dans cette performance, on se demande : et si tout le monde (dans le théâtre) était un Bunny ?

Intensément transgressif, Bunny pose de nombreuses questions sur le consentement, l'intimité, la confiance, le pouvoir, la responsabilité collective et l'agissement moral. Néanmoins, il y règne une ambiance avant tout inoffensive, quand bien même la pièce rompt lentement avec les conventions sociales et le cadre théâtral, liant momentanément toutes les personnes présentes – performeurs, participants, observateurs – de manière invisible.

Ben Brooker pour Real Time Arts (Adelaide)

● 28 septembre / 21 h 30
Avec Daniel Kok et Luke George
Le CUB / 2h
Spectacle présenté avec le théâtre Garonne
Déconseillé aux moins de 16 ans

Production déléguée en France avec le soutien du gouvernement australien à travers l'Australia Council, le gouvernement de l'État de Victoria à travers Creative Victoria.

PREMIÈRE EN FRANCE
BULGARIE

Selfie-concert

Selfie est une chorégraphie, *Selfie* est une sculpture, *Selfie* est une tragédie, *Selfie* est amour. *Selfie* est moins à propos de moi, et plus à propos de nous.

Ivo Dimchev

● 28 septembre / 16 h
Idée, texte et musique Ivo Dimchev. Avec Ivo Dimchev et le public
Aux Abattoirs, Musée – Frac Occitanie Toulouse
Spectacle présenté avec les Abattoirs
Billetterie sur place : mêmes conditions d'accès qu'aux expositions (tarifs 8€/5€). Entrée dans la limite des places disponibles

PREMIÈRE EN FRANCE
BULGARIE

Songs from my shows

Auteur-compositeur et chanteur extraordinaire, Ivo Dimchev propose, dans *Songs from my shows*, un concert de chansons créées tout au long de sa carrière en tant que chorégraphe et performeur. Une musicalité énorme et un don vocal remarquable sont la signature de toutes ses productions légendaires de danse et de théâtre. Pour cette soirée-souvenir intimiste, Ivo Dimchev rassemble une sélection de chansons issues de ses performances de danse et de théâtre créées au cours des 15 dernières années, les libérant de leur contexte d'origine et les présentant comme des opus indépendants et individuels.

Animal un instant, délicat le suivant, il mêle ténèbres et légèreté à une dextérité physique et verbale.

New York Times

Sa grande musicalité et son don vocal remarquable sont parties intégrantes de toutes ses productions.

CounterPulse

(Ses) magnifiques chansons sont à l'image d'une voix sur un vieux disque : poignantes et lointaines.

Financial Times

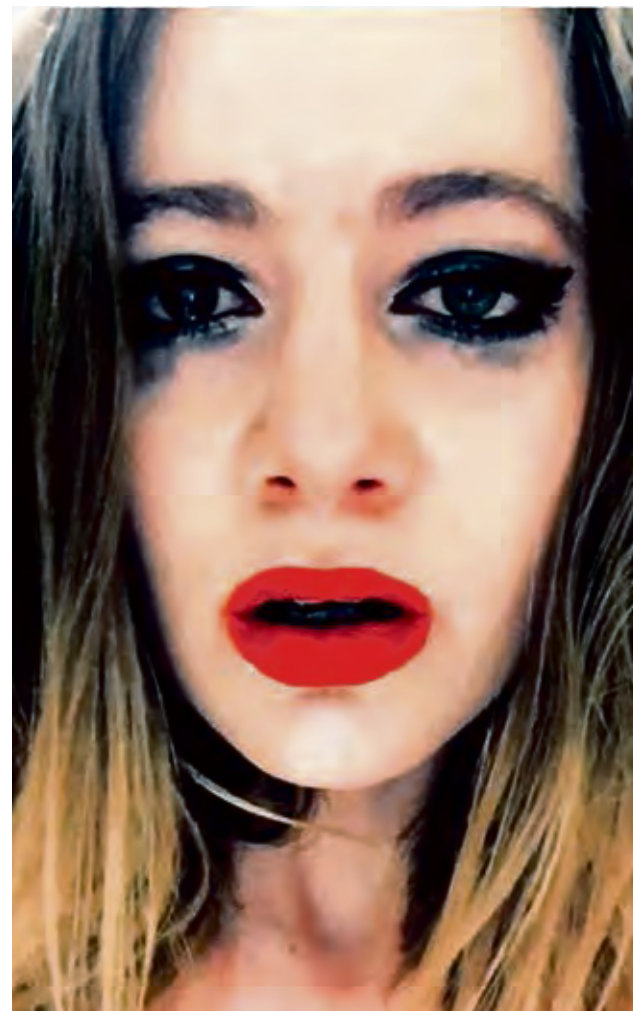
● 28 septembre / 23 h
Texte et musique Ivo Dimchev
La Salle / 1 h

PAYS-BAS

Cock, Cock... Who's there?

L'artiste performeuse dissèque et questionne avec un regard cru le genre, le désir, la féminité, les relations entre femmes et hommes dans une société où les frontières entre réel et virtuel sont poreuses.

● 28 septembre / 19 h / Au théâtre Garonne
Plus de précisions en page 4



Cock, Cock... Who's there? © Samira Elagor

CRÉATION À TOULOUSE
FRANCE / SERBIE

Entretien avec Aurélien Bory et Mladen Materic

Au début des années 1980, en Yougoslavie, Mladen Materic crée le Théâtre Tattoo et conçoit des spectacles auxquels les acteurs et les collaborateurs de la compagnie sont associés à la recherche et à l'élaboration d'un nouveau langage. Conscient que l'essentiel des relations humaines se situe au-delà de l'univers des mots et de leurs significations, Mladen Materic place l'action au cœur de son engagement théâtral. Le metteur en scène et scénographe Aurélien Bory est aussi un artiste de l'action. Il a vu, il y a vingt-cinq ans l'un des spectacles phare de Mladen Materic. Ensemble, aujourd'hui, ils empruntent les voies du souvenir et du partage pour composer
Je me souviens Le ciel est loin la terre aussi et explorer la possibilité de nouveaux langages scéniques.

Vous créez, « recréez », Je me souviens Le ciel est loin la terre aussi, qu'est-ce qui vous rassemble ? Qu'est-ce qui vous ressemble ?

MLADEN MATERIC : L'envie de créer ensemble...

AURÉLIEN BORY : Il y a une histoire commune puisque j'ai été acteur chez Mladen Materic. Mais aussi il y a eu depuis un dialogue constant sur le théâtre. L'idée vient de vouloir à nouveau se retrouver sur un plateau.

Au départ, il y a un spectacle, il y a vingt-cinq ans...

MM : À ce moment-là, je me sentais entre le ciel et la terre, j'étais aussi éloigné de l'un que de l'autre. Aujourd'hui, je suis certainement plus proche d'un côté, sauf que je ne sais pas vraiment duquel.

AB : J'ai vu ce spectacle avant de connaître Mladen... J'y suis venu grâce à l'affiche, et dans des circonstances qui ne devaient finalement rien au hasard. Le ciel envoie ses signes, la terre aussi...

Et puis un décor...

MM : Le décor du ciel déjà dans le temps était une mémoire. Maintenant, c'est une mémoire d'une mémoire ou sur une mémoire.

AB : Ce décor est une trace. Le théâtre est finalement un art amnésique. On oublie de façon à pouvoir le refaire.

Vous travaillez sur les traces laissées par le spectacle ou bien est-ce une nouvelle rêverie ?

MM : Une nouvelle rêverie sur les vieilles traces.

AB : Comme un palimpseste, on réécrit sur les traces...

Qu'est-ce que disait le spectacle à l'époque ? Qu'est-ce qu'il dit aujourd'hui ?

AB : Il disait un homme au milieu de sa vie avec une femme, des jeunes enfants et des parents qui meurent... Aujourd'hui, je suis cet homme.

MM : Que l'amour est le plus important. Qu'aujourd'hui aussi, l'amour reste le plus important.

Qu'est-ce qu'il ne pourra jamais dire ?

MM : Je continue de croire que tout ce qui est vraiment senti peut être dit même s'il faut inventer un langage pour cela.

AB : J'attends du plateau qu'il nous le dise.

Qu'est-ce qui dans vos pratiques de plateau vous semble complémentaire, contradictoire ? Le lieu de frottement, de l'étincelle, quel est-il ?

MM : Il me semble qu'Aurélien commence par l'abstrait pour venir au réel alors que, nous, au Tattoo Théâtre, on commence par le réel pour arriver à l'abstrait. Pour collaborer, il faut être aussi semblable que différent.

AB : Je ne travaille pas habituellement avec les objets du quotidien chers à Mladen Materic. Mais j'aime faire à chaque nouvelle création ce que je ne fais pas d'habitude.

Cette réécriture par-dessus, autrement, différente, d'aujourd'hui et d'hier, est à l'image des traces que laissent le théâtre chez les spectateurs, une sédimentation, une appropriation, un accompagnement...

MM : Comme toujours, les souvenirs conditionnent nos nouvelles impressions mais ces nouvelles impressions influencent à leur tour notre mémoire.

AB : Le théâtre veut dire l'endroit d'où l'on voit. Il est nécessaire de reconnaître quelque chose de soi-même pour être déplacé dans son regard...

Il est bon de se souvenir, mais se souvenir peut aussi être douloureux...

MM : Les souvenirs qu'ils soient bons ou douloureux font partie de notre perception du monde. D'ailleurs, ils prennent parfois trop d'importance.

AB : Le réel et l'imaginaire sont indissociables. Les souvenirs sont souvent inventés. Nous sommes des êtres de représentation...

Propos recueillis par Jérôme Povençal



Je me souviens Le ciel est loin la terre aussi © DR

● 27 septembre – 5 octobre
Conception, scénographie Aurélien Bory
Mise en scène Aurélien Bory et Mladen Materic
Au théâtre Garonne
Spectacle accompagné par le Théâtre de la Cité
Spectacle présenté avec le théâtre Garonne dans le cadre de Portrait/Paysage

Faites un pas de côté !

La Biennale rassemble une diversité de partenaires qui ont œuvré tout au long de cette année pour créer une dynamique culturelle sur le territoire.

De cette coopération inédite est née la volonté que se croisent les publics fréquentant habituellement les lieux partenaires de La Biennale, mais surtout de faciliter l'accès du plus grand nombre à ce temps fort. Créer des circulations inédites, faire un pas de côté en s'ouvrant à de nouvelles esthétiques, ou (re)découvrir des lieux culturels de la Métropole qu'ils soient proches ou loin de chez vous sont ainsi au cœur de ce projet.

Rencontres, parcours de spectateurs, actions spécifiques et temps de convivialité seront imaginés spécialement pour cette occasion.

Vous êtes adhérent d'une association, bénévole, responsable d'un service culturel, n'hésitez pas à prendre contact avec nous !

Informations

Maxime Donot : m.donot@theatre-cite.com
Laurie Marsoni : l.marsoni@theatre-cite.com

Eurotrip

Qu'est-ce que les arts vivants, la littérature et les sciences humaines ont à offrir à notre Europe en pleine tourmente pour la consolider et la faire mieux aimer ?

Le projet Eurotrip, développé par Le Marathon des mots et le Théâtre de la Cité à l'occasion de La Biennale / Arts vivants / International et ce jusqu'à la prochaine édition du Marathon des mots en juin 2020, consacrée à la jeune littérature européenne, tente une démarche inédite, associant des habitants de la métropole toulousaine, des écrivains et des artistes pour une réflexion nécessaire sur l'idéal européen.

Prenez une dizaine d'habitants de la métropole toulousaine, de toutes origines confondues, choisis après avoir répondu à un questionnaire sur leur adhésion à l'esprit européen. Baignez-les toute une saison dans un grand bain d'Europe, lors d'ateliers menés collectivement au gré de la venue à Toulouse d'artistes, d'écrivains, d'intellectuels et de scientifiques résolument européens...

Pendant cette même année, offrez-leur un billet d'avion. Certains marcheront, quelques mois après le Brexit, à la frontière entre l'Irlande et l'Irlande du Nord, d'autres découvriront la bibliothèque de Sarajevo, à quelques pas du pont où l'Europe s'enflamma en 1914 ; d'autres encore s'envoleront vers Athènes, berceau de la démocratie ; celui qui voudra suivra son nouveau député dans les arcanes du Parlement européen...

Chacun d'entre eux documentera par l'écrit, le son ou l'image leur Eurotrip en vue de les partager avec le collectif, puis avec le public lors d'une performance multidisciplinaire au Théâtre de la Cité en ouverture de la 16^e édition du Marathon des mots !

lemarathondesmots.com





CHILI / FRANCE

Pratique du sensible – résonner avec l'autre

Autour du projet

« *Amour : traduire et interpréter*

La Réunification des deux Corées »

par Millaray Lobos García

Du 18 septembre au 4 octobre, un laboratoire de création axé sur les notions de traduction, interprétation et déplacement, sera mené par Millaray Lobos García avec des acteur·rice·s d'origines et de parcours différents, les comédien·ne·s de l'AtelierCité et des acteur·rice·s proches du projet de création.

Nous lisons tous le monde. Nous lisons pour comprendre et pour commencer à comprendre. Nous sommes tous traducteurs de notre monde intérieur et interprètes du monde extérieur. De ce lien qui nous unit et qui nous différencie les uns des autres, la pratique de l'acteur·rice en est peut-être un paradigme.

Entre une mondialisation qui tend soit à uniformiser nos sensibilités, soit à nourrir un sentiment paranoïaque de perte d'identité, le rôle que peut y jouer la pratique théâtrale – et l'interprétation scénique en particulier – sont peut-être dignes d'attention. C'est le point de départ des laboratoires créés autour du projet de création binationale « Amour : Traduire et interpréter... » depuis 2017.

Parce qu'elle consiste très précisément dans l'accueil d'autres en soi, la pratique de l'acteur·rice nous enseigne une hospitalité première qui, doublée d'un exercice d'interprétation, aide à comprendre l'individu comme dynamique entre extérieur et intérieur. C'est ce qu'on appellera Traduire : « faire place » au déplacement de soi pour entrer dans un monde de relations.

Dans le cadre de cet atelier, nous mobiliserons ces notions de façon pratique avec, au centre du travail, une vision qui considère l'acteur·rice autant comme prolongement des voix des autres que comme créateur d'un temps présent et unique : l'hospitalité comme principe de résonance du pluriel en nous et l'interprétation comme actualisation singulière de ces données. Filtrée par des corps, des voix et des biographies particulières, la traduction sera ainsi « incarnée ».

Croisant cette incarnation avec une expérience sensible de la pensée, on alternera pratique des scènes de Joël Pommerat, Ivan Viripaev et récits de participants avec des moments réflexifs inspirés par des penseurs comme Yves Citton, Jean-Marie Shaeffer ou Edouard Glissant...

MILLARAY LOBOS GARCÍA

Née au Chili avec des origines mixtes, Millaray Lobos García est une artiste de formation théâtrale avec un parcours franco-chilien. Issue de l'Université du Chili, elle fait aussi des études au Conservatoire National Supérieur de Paris. Ancienne élève en Théorie de l'Art et chercheuse autodidacte, curieuse des divers savoirs et intéressée par l'intersection entre différentes pratiques, Millaray – en parallèle de son exercice d'actrice et comme suite organique de ce parcours –, crée en 2012 Académie Nomade, un laboratoire qui croise réflexion philosophique et pratique de la scène. Traductrice de théâtre, professeure aux universités chiliennes et intervenant auprès des élèves de l'école du Théâtre National de Bretagne et du CDN de Normandie, Millaray a aussi écrit des « micro-essais » pour des colloques et revues de philosophie. En outre, elle collabore régulièrement comme dramaturge chorégraphique.



Millaray Lobos García © DR

Journées professionnelles : du 2 au 4 octobre

Offrir aux professionnel·le·s de la région

et de plus loin des occasions de se rencontrer autour de valeurs et de thématiques partagées, c'est un souhait fort de La Biennale.

Basée avant tout sur l'échange de pratiques, il était logique que la dynamique participative prévale aussi sur les temps d'ateliers proposés aux compagnies et aux programmeur·rice·s.

Cette première édition invite chacun à réfléchir à la question de l'ambition internationale : quels sont les spectacles qui s'exportent au delà des frontières ? Quelle conception préalable requièrent-ils ? Quelles aides activer ?

Quels réseaux de diffusion sont à l'œuvre ? Quelle logistique ?

Pour envisager la question sous tous ces aspects, pratico-pratiques, légaux, artistiques bien sûr, ces journées sont prévues de façon modulaire pour que chacun y trouve sinon réponse à tout, du moins des outils directement utilisables.

Et le plaisir de la rencontre.

Échanger pour construire

Dans la droite ligne de la volonté de découverte mutuelle qui a animé toute La Biennale, ces journées ont la volonté d'amener les participants à profiter de l'expérience de plusieurs programmeurs. Elles sont prévues dans l'optique de permettre à chacun de se mettre autour de la table, quelle que soit la taille ou les moyens de sa structure ou de sa compagnie, pour confronter des expériences différentes et entendre la voix de chacun.

Partager de la technicité

Ces journées prendront la forme de tables-rondes, de *workshops* et de *speed datings*, parfois volontairement en anglais dans le texte : en effet, promouvoir son travail artistique dans d'autres pays et mettre en chantier des projets internationaux requiert souvent de maîtriser un peu la langue de Shakespeare. Le retour d'expériences de compagnies et d'artistes travaillant déjà à l'international et la présence d'intervenants natifs sont le gage de mettre très concrètement la question sur les rails. Autre compétence à partager, savoir s'entourer et s'appuyer sur des forces multiples : le réseau Occitanie en scène apportera aux participants son expertise en la matière, fondée sur une excellente connaissance du terrain et sur les techniques à mettre en œuvre pour modéliser les bonnes pratiques collaboratives au niveau local, national, puis européen et au delà.

Sortir de sa zone de confort

Pour prolonger la perspective, les journées prévoient des temps ouverts à tous pour sortir également du champ culturel et entendre des témoignages de femmes et d'hommes venus d'autres sphères, eux aussi porteurs de l'expérience du monde. Le récit de leurs parcours trace des chemins de traverse passionnants dans un univers globalisé, mondialisé où la singularité fait le parfum et la saveur d'une existence. Partager ces témoignages non seulement avec les professionnels mais aussi avec le grand public confirme la volonté d'ouverture de cette grande manifestation qu'est La Biennale internationale des arts vivants, dont l'un des points d'attention sera la transmission.

MERCREDI 2 OCTOBRE

Accueil des participants, proposition de parcours pour découvrir les spectacles en création et diffusion dans les lieux partenaires.

JEUDEI 3 OCTOBRE

En matinée, 3 grands témoins et acteurs d'un projet de collaboration internationale présenteront leur expérience pour ouvrir ensuite un temps d'échange (ce rendez-vous est ouvert aux professionnels et au grand public). La journée se poursuivra en groupes (réservés aux professionnels) autour d'ateliers dispensés en français ou en anglais. À l'issue de cette journée, les professionnels auront la possibilité d'assister aux spectacles de leur choix, suivi d'une soirée festive.

VENDREDI 4 OCTOBRE

Cette journée sera consacrée également aux questions de transmission/passation/formation : restitutions d'ateliers, rencontres d'artistes et sorties de résidences d'artistes de La Biennale rythmeront ce dernier jour de rencontre.

BELGIQUE

Kiss & Cry

Kiss & Cry est un spectacle inédit, le résultat de collaborations exceptionnelles tant du point de vue de la production que de la rencontre artistique de personnes et de disciplines : il met en confrontation cinéma, danse, texte, théâtre et bricolages de génie.

Nous étions trois, puis quatre, puis cinq, puis six... Jaco, Grégory, Michèle Anne, puis Thomas, puis Nicolas, puis Sylvie. Il y avait des jouets, du sable, de la terre... des maisons de poupées, des coquillages... des plexiglas, des miroirs... des trains électriques... Il y avait une caméra, des lampes de poche, des guirlandes de Noël... Il y avait des mains dansantes. Il y avait un grenier rempli de bric-à-brac récolté à droite et à gauche. Les jouets des enfants qui ont grandi, des matières, des tissus précieux... Un magasin de merveilles. Et puis des tables, un écran, une caméra. Nous étions trois, puis quatre, puis cinq, puis six. Et on se donnait rendez-vous là, dans ce grenier. À quatre ou cinq ou six. Et on jouait... On laissait le jeu et l'imaginaire prendre le dessus. Tantôt les mains devenaient des poissons dans

un aquarium, tantôt des mondes à l'envers s'ébauchaient. Tantôt des scénarios de poursuites dans le désert, et parfois des textes de Thomas arrivaient, on s'en inspirait. Nous étions trois, puis quatre, puis cinq, puis six... Nous avons joué, nous avons dansé, nous avons filmé sur des tables... Dans un grenier, beaucoup de petits mondes sont nés... Ébauche de travail vers un spectacle en devenir. Plus tard, nous voilà sept, huit, neuf, dix... Julien, Bruno, Aurélie, etc. Et pour réaliser un spectacle à partir de la mémoire, et riche de cette recherche faite dans le grenier, chacun a écrit et créé – un scénario, un texte, une chorégraphie de mains, des décors et maquettes, des lumières et dispositifs scéniques, une bande son... Comme les cinq doigts de la main, nos écritures se sont mélangées pour ne faire plus qu'un : un « spectacle ». [...]

Michèle Anne De Mey

Un nouveau langage, une nouvelle manière de raconter aux frontières des genres, qui ouvre l'imaginaire.

Le postulat de départ de *Kiss & Cry* est simple. D'une simplicité qui forge les fables universelles. « Où vont les gens quand ils disparaissent de notre vie, de notre mémoire ? Où sont-ils, perdus au fond d'un trou de mémoire ? » S'ouvre alors littéralement le tiroir des souvenirs...

Nous sommes invités à être les témoins privilégiés de l'exploration des rouages de cette mécanique du rêve. Envers et endroit du décor se confondent pour ne faire plus qu'un. Chaque soir, se recrée en direct la magie du « nanomonde » de Kiss & Cry.

Ainsi, *Kiss & Cry* invite le spectateur à assister à la fois à un spectacle chorégraphique tout à fait particulier, à une véritable séance de cinéma ainsi qu'au making of du film et ce, au même instant. Les codes se croisent : une véritable écriture cinématographique, la présence scénique propre au théâtre, le registre sensitif de la danse... La présence sensuelle des mains qui se rencontrent, se caressent et se touchent dans une nudité troublante interpelle ; le décor atypique dans lequel elles évoluent, fait de maisons de poupées et personnages miniatures, témoigne d'un travail d'une précision absolue. Un nouveau langage, une nouvelle manière de raconter aux frontières des genres, qui ouvre l'imaginaire. *Kiss & Cry* est un spectacle ambitieux porté par un collectif qui bouscule les frontières de toutes les disciplines artistiques pour créer devant vos yeux un spectacle chaque jour différent, chaque jour unique.

Kiss & Cry, l'objet scénique le plus original du moment. (...) Les allers-retours entre théâtre et cinéma opérés par ces Méliès d'aujourd'hui, passés au filtre de la scène belge la plus contemporaine, suscitent un plaisir sans mélange, d'autant plus que les images, oniriques ou drôles, sont superbes.

Fabienne Darge, Le Monde

● 3 – 5 octobre

Idée originale Michèle Anne De Mey

et Jaco Van Dormael

Texte Thomas Gunzig

En création collective avec Michèle Anne De Mey,

Grégory Grosjean, Thomas Gunzig,

Julien Lambert, Sylvie Olivé, Nicolas Olivier,

Jaco Van Dormael

Chorégraphie et NanoDances Michèle Anne De Mey,

Gregory Grosjean

Mise en scène Jaco Van Dormael

À Odyssud / 1h15

Spectacle présenté avec Odyssud – Blagnac

et Marionnettissimo



Kiss & Cry © Maarten Vanden Abeele

La Nuit des Autrices

Lectures, musiques, impromptus, surprises...

Un parcours nocturne déambulatoire, à la carte et curieux !

Tout au long de la soirée, venez vous laisser surprendre dans différents lieux toulousains au fur et à mesure des lectures, concerts et impromptus... Le Théâtre du Grand Rond, le Festival Toulouse les Orgues, le Théâtre de la Cité, la Cave Poésie, les compagnies Cie Chat Perché, Collectif CEM, La Rift Cie, Collectif CEM, Groupe Amour Amour, Les Amis de Monsieur, Cie DNB, Cie Rends toi conte, Cie Dis Donc, Théâtre de la Luciole, Cie 11h11, Cie Chapka... et Troisième Bureau à Grenoble s'associent pour vous présenter cette *Nuit des Autrices*.

● Samedi 5 octobre

18h30 – 19h30 Cave Poésie *

20h30 – 21h30 Le Studio du Théâtre de la Cité *

22h30 – 23h30 Église du Gesù pour une fresque symphonique pour Electro, orgue & voix par Malvina Meinier (4 à 8€)

Minuit – 1h30 Théâtre du Grand Rond *

ŒUVRES À DÉCOUVRIR

Pig Boy 1986-2358 de Gwendoline Soublin, *Crayon de Couleuvre* de Carine Lacroix, *Au loin les Oiseaux* de Manon Ona, *Le Fils* de Marine Bachelot-Nguyen, *Tranche Froide* de Linda Mc Lean, *Les ombres et les lèvres* de Marine Bachelot-Nguyen, *Inside George* d'Emmanuelle Destremau, *Sex and God* de Linda Mc Lean, *Breaking news* d'Alexandra Badea, *Bienveillance* de Fanny Britt, et bien d'autres... !

* Entrée libre dans la limite des places disponibles

CRÉATION À TOULOUSE
ROYAUME-UNI / FRANCE

IBIDEM

Paysages (é)mouvants

Compagnie pluridisciplinaire
et internationale basée dans
le Gers, OBRA se livre
à une méditation en profondeur
sur le territoire et son
évolution avec IBIDEM.

Metteur en scène
de la compagnie,
Kate Hannah Papi
dévoile les axes et les enjeux
de cette nouvelle création
collective.

Vos pièces précédentes ont été élaborées à partir
de textes non destinés à la scène. Sur quoi se base
IBIDEM ?

En 2017 et 2018, j'ai passé beaucoup de temps
avec des habitants du Gers afin de réaliser des
entretiens axés sur la transformation du paysage
de la région et sur l'évolution de leur vie à l'in-
térieur de ce paysage. Ces entretiens s'intègrent à
des courts métrages tournés dans des lieux désaf-

fectés et l'ensemble fait partie d'un projet baptisé
EX SITU, toujours en cours et sans doute appelé
à se développer encore sur plusieurs années. J'ai
déjà collecté une matière importante – environ
35 heures d'entretiens – et appris beaucoup de
choses sur la culture et l'histoire de la région. À
la même période, j'ai lu le roman *Pond* de Claire
Louise Bennet, qui contient notamment un pas-
sage sur notre rapport aux territoires dont nous
ne sommes pas originaires. L'auteur y développe
l'idée selon laquelle, même sans rien connaître de
leur histoire, on peut faire l'expérience d'un pay-
sage, d'une architecture ou d'une culture avec un
regard neuf et une sensibilité aigüe. J'ai trouvé
cette idée très stimulante et j'ai eu envie de m'en
saisir pour créer une nouvelle pièce.

Quelles en sont les grandes lignes directrices ?
IBIDEM met en jeu des questionnements sur
le territoire et l'identité qui peuvent trouver un
écho en chacun-e d'entre nous. Par exemple,
pourquoi certains lieux résonnent si fortement
en nous même quand nous n'avons pas de
relation ou d'histoire avec eux ? D'où vient le
sentiment d'appartenance à un endroit ? Notre
compagnie (OBRA) est une compagnie interna-
tionale, au sein de laquelle plusieurs langues sont
parlées et elle développe une démarche en pro-
fondeur dans le Gers – qu'il s'agisse de création
ou de transmission. Quant à moi, je suis d'origine
britannique mais je vis dans une petite commune
du Gers depuis près de quinze ans et je me sens

beaucoup plus chez moi ici qu'en Angleterre.

La pièce s'apparente ainsi à une forme d'enquête
ou de quête sur un territoire donné, en l'occurrence
le Gers ?

Oui, elle est très ancrée dans le réel mais elle peut
aussi en déborder pour tendre vers l'onirique ou
le fantastique. S'agissant de la temporalité, elle
oscille tout du long entre passé, présent et futur.

Le travail sur le langage tient une place essentielle
dans votre recherche artistique. Quel langage
employez-vous dans IBIDEM ?

C'est un langage vraiment composite, nourri à la
fois de la matière collectée via les entretiens avec
les habitants du Gers et de nos expériences per-
sonnelles. Il ne prend pas la forme d'un discours
bien ordonné mais plutôt d'une constellation de
pensées et de langues, au contact de laquelle le
public est invité à écouter et à méditer. Il y a
un plaisir constant du jeu sur la matière du lan-
gage, les sonorités en particulier. Par exemple,
quelqu'un peut basculer d'une langue à l'autre au
cours d'une même phrase. En outre, différents
niveaux et registres de langue s'entremêlent,
du prosaïque au poétique en passant par le
philosophique ou le scientifique. Il ne faut pas
chercher à tout comprendre, le texte n'a pas plus
d'importance que la musique ou le mouvement
scénique. Tous les composants sont intimement
liés. Ce qui compte, c'est de vivre l'expérience
globale proposée par la pièce.

À quoi ressemble le dispositif scénique ?

Notre théâtre n'est pas du tout classique ni
statique : même si ce n'est jamais vraiment de
la danse au sens strict, ça bouge beaucoup. Sur
scène, il n'y a aucun accessoire ni élément de
décor ni projection. Tout se joue entre le texte,
la musique et le mouvement – d'où la nécessité
d'un rapport de synergie maximale entre les
comédiens et les spectateurs. Ici, nous utilisons
des bancs modulables comme gradins dans un
dispositif tri-frontal, qui vise à instaurer la plus
grande proximité possible avec le public et
favoriser des alternances entre gros plan et plan
large. Par ailleurs, la pièce n'est pas pensée pour
être présentée seulement dans des théâtres. Nous
voudrions aussi l'amener dans des endroits plus
inattendus avec des atmosphères particulières :
un foyer rural, un boulodrome, un château en
ruines, un supermarché vide, etc.

Propos recueillis par Jérôme Provençal

● 1^{er} – 3 octobre
Création collective
Mise en scène Kate Hannah Papi / Cie OBRA
Avec Rachel Alexander, Oliviero Papi,
Mélanie Tanneau, Fabian Wix
Musicien Eilon Morris
Le CUB / Durée estimée 1 h 15
Spectacle présenté avec le Théâtre du Grand Rond

PREMIÈRE EN FRANCE
ALLEMAGNE / SUISSE

Narcisse et Écho

Théâtre musical d'après Ovide

Figure montante du théâtre musical, pianiste
de formation passé par l'école Hanns Eisler de
Berlin puis musicien pour Frank Castorf, Árpád
Schilling ou Christoph Marthaler, le hongrois
David Marton surprend depuis 15 ans par son
inventivité formelle et sa capacité à « théâtra-
liser » le répertoire musical. Invité par les plus
grandes scènes allemandes et européennes, con-
voité par les opéras d'Europe pour ses mises en
scène qui bousculent l'opéra traditionnel tout en
révélant l'esprit, la lettre et la note des œuvres à
travers des montages aussi savants qu'ingénieux –
à l'image de son *Don Giovanni Keine Pause* (2012)
dans lequel Giovanni est une femme, le texte
est rythmé par des citations de Sade tandis que
Mozart côtoie du jazz – il est devenu en quelques
années un des artistes européens les plus singu-
liers et les plus inspirants.

S'il explore depuis 15 ans, à l'opéra comme
au théâtre, les relations possibles entre les réper-
toires et les formes de l'un et de l'autre, il cherche

à présent avec l'ensemble *Road Opéra* une forme
hybride qui s'approcherait d'un opéra plus léger
et plus mobile : un théâtre musical dégagé des
contraintes de l'opéra, tout en faisant appel
aux mêmes principes de composition mêlant
musique, voix, texte, scénographie et mou-
vement. C'est le projet de *Narcisse et Écho*, une
nouvelle création comme une invitation à la
métamorphose d'après Ovide.

Portés par cinq interprètes, chanteur-euse-s,
acteur-riche-s et musicien-ne-s, la musique s'inspi-
rera du répertoire baroque comme de la musique
contemporaine. Tantôt la musique prend le pas sur
la parole, tantôt le récit, qui résonne dans plusieurs
langues, s'y entremêle. La trompette, le piano, la
musique électronique et la voix composent ainsi,
entre partition et improvisation, une création
musicale où se rejoignent musiques ancien-
nes et sonorités numériques d'aujourd'hui.

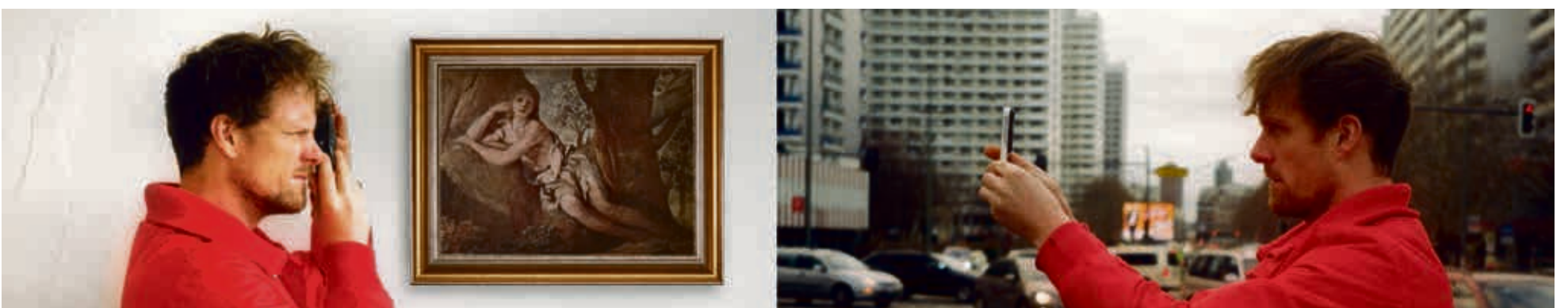
Narcisse et Écho ne sera pas un projet sur les
sujets des selfies et du narcissisme. Il s'agit
d'abord d'une histoire d'amour. Écho aime
Narcisse, mais elle est condamnée à ne
pouvoir que répéter les derniers mots qui
lui sont adressés. Narcisse subit lui aussi un
châtiment : il ne peut aimer que lui-même,
et cet amour ne sera jamais satisfaisant.
Tous les deux sont incapables de com-
muniquer. La rencontre se refuse à eux, le
nous est impossible. En fin de compte, ils
restent solitaires, renvoyés à eux-mêmes,
complémentaires dans leur enfermement.
C'est cette solitude profonde du moi que
nous voulons raconter. Le phénomène
social du narcissisme, autant que celui de
l'écho, sont des formes extrêmes de cette
solitude. Certes, les innovations tech-
nologiques de notre époque nous offrent
de plus en plus de possibilités d'un échange
avec les autres autant que de l'étude du
moi. Mais cette solitude est toujours là.
Aujourd'hui, nous ne sommes pas moins
seuls qu'avant la révolution numérique.

David Marton

Un
des plus
passionnants
metteurs
en scène
d'aujourd'hui

Exitmag, octobre 2016

● 2 et 3 octobre
Conception et mise en scène David Marton / Road
Opéra
De et avec Thorbjörn Björnsson, Paul Brody
(trompette), Daniel Dorsch (création sonore), Vinora
Epp, Marie Goyette, Michael Wilhelmi (piano)
La Salle / Durée estimée 1 h 10
Spectacle en anglais, allemand et français,
surtitré en français



Narcisse et Écho © Lucien Strauch et David Marton



Quarantaine © Julian Germain, Deneside Infants School, Seaham, County Durham, UK. Reception Class and Year 1 (Mixed Group), Structured Play – October 12th, 2004, From the series Classroom Portraits 2004-2015

PREMIÈRE EN FRANCE
BELGIQUE

Quarantaine

Ultra moderne solitude

Dans Quarantaine, sa nouvelle pièce, l'auteur et metteur en scène Vincent Lécuyer (également acteur) se focalise sur Elisabeth, une femme dans la quarantaine, ancienne institutrice. Malade, elle vit seule dans son appartement et semble vouloir se retirer le plus possible du monde...

Le titre de la pièce joue sur le double sens du mot « quarantaine », indiquant à la fois la tranche d'âge de la protagoniste principale et suggérant l'isolement dans laquelle elle vit.

En tant que période de la vie humaine, la quarantaine peut causer une forme d'inquiétude voire d'angoisse : la fameuse crise de la quarantaine. À cet âge, on peut se trouver en proie à des questionnements sur ce qui est encore possible,

se demander si l'on n'entre pas dans une phase de déclin inéluctable. Plusieurs questions restent en suspens pendant une partie de la pièce. Elisabeth se trouve-t-elle « mise en quarantaine » de façon contrainte ou volontaire ? Est-elle atteinte d'une maladie physique ou mentale ? On pourrait sans doute simplifier en parlant de burn-out ou de dépression mais ce qu'elle traverse révèle un malaise plus profond, d'ordre existentiel. Une chose est sûre : elle n'a plus aucun contact direct avec le monde extérieur.

Pourquoi avez-vous choisi d'évoquer ce malaise existentiel à travers le personnage d'une femme ?

Sur ce point, la pièce s'inscrit dans le prolongement de mes deux pièces précédentes qui sont également centrées sur un personnage féminin. J'ai choisi d'incarner cette problématique de la quarantaine (dans les deux sens du terme) à travers un personnage féminin en partie pour des raisons d'horloge biologique, la question de pouvoir ou vouloir avoir un enfant se posant pour une femme dans la quarantaine. N'ayant pas d'enfant, Elisabeth se sent vraiment seule. Au-delà, elle éprouve intimement dans son être la violence de l'existence – dont le vieillissement est l'une des manifestations. C'est pourquoi elle choisit de s'isoler encore plus, de s'extraire du monde et de la violence qu'elle en ressent : pour ne pas (ou plus) y répondre par une autre violence.

Si elle est isolée, Elisabeth n'est pas totalement seule. Une infirmière, Valeria, vient la voir régulièrement. Elle prétend aussi recevoir la visite d'un homme inconnu et d'un ancien élève – deux visiteurs dont on ignore s'ils existent réellement. Le fantasme ou le délire imprègne ainsi le réel durant toute la pièce ?

Oui, une ambiguïté se maintient tout du long. La pièce ne se situe pas dans un réalisme absolu. Les personnages qui entourent Elisabeth s'incarnent vraiment, avec des éléments concrets sur leur vie. Ils sont très ancrés dans le réel mais peuvent néanmoins aussi apparaître comme des créations de l'esprit d'Elisabeth, purs fantasmes ou souvenirs recomposés. On peut même se demander si l'infirmière n'est pas également un fantasme – et je n'ai pas forcément envie de répondre à cette question.

À intervalles réguliers, des sortes de brèches s'ouvrent au cœur du récit et l'action bascule soudainement dans une zone de guerre, non identifiée. Postés là pour surveiller un village, deux soldats du même camp se livrent un combat verbal a priori sans fin. Comment les deux niveaux de la pièce s'articulent-ils et se répondent-ils ?

L'idée force est celle d'un combat ou d'un conflit, qu'il soit intérieur ou extérieur. Aux yeux d'Elisabeth, la guerre est déclarée – en elle-même et avec le monde. Le récit alterne ainsi entre les deux niveaux de fiction et, hormis Elisabeth, les personnages de la pièce se retrouvent dans les

deux niveaux, interprétés par les mêmes acteurs. D'un niveau à l'autre se pose en particulier la question de la cohabitation. Comment cohabite-t-on ou coexiste-t-on avec des personnes qui nous perturbent, nous mettent mal à l'aise voire nous mettent en danger ? Comment fait-on pour réagir à cette sensation d'agression sans recourir à la violence ? Comment parvient-on – si on y parvient – à garder l'espoir et la force de continuer ?

Le fond de la pièce est plutôt sombre. En parleriez-vous comme d'une tragédie moderne ?

Pas vraiment ou pas seulement. Même si elle est centrée sur un personnage qui a perdu espoir ou qui a perdu au moins certains espoirs, la pièce n'est pas désespérée ni désespérante pour autant. Elle est même drôle, je crois, la cruauté dont les personnages font preuve – envers les autres et envers eux-mêmes – pouvant susciter un rire libérateur. Il y a tellement peu d'amour ou d'empathie que ça en devient drôle.

Propos recueillis par Jérôme Provençal

● 7 et 8 octobre
Écriture et mise en scène Vincent Lécuyer
Avec Véronique Dumont, Janie Follet, Adrien Desbons, Adrien Letartre
Le CUB / Durée estimée 1 h 30
Spectacle accompagné par le Théâtre de la Cité

PAYS-BAS

Gavrilo Princip

En empruntant les codes du film policier-documentaire, le collectif hollandais De Warme Winkel offre une sublime reconstitution historique de l'attentat de Sarajevo perpétré en juin 1914 par Gavrilo Princip.

Une manière subtile et décalée de traiter des relations conflictuelles de l'Europe au début du siècle dernier, pour une mise en perspective culottée de l'actualité...

Une proposition jubilatoire qui s'amuse autant avec les styles et les formes scéniques que les clichés et faits historiques.

Le 28 juin 1914, Gavrilo Princip, jeune nationaliste serbe de Bosnie, assassine l'archiduc François Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, et son épouse Sophie Chotek, duchesse d'Autriche, lors de sa visite à Sarajevo. Cet attentat motivé par la volonté de mettre fin au règne austro-hongrois en Bosnie-Herzégovine est considéré comme l'élément déclencheur de la Première Guerre mondiale.

Ici, l'attentat échoue. Gavrilo Princip, un homme minable, entre affamé dans une boulangerie, déçu parce que son pistolet s'est enrayé et que sa

grenade a refusé d'exploser. Mais le hasard veut que la calèche princière repasse devant lui...

De Warme Winkel oppose ce hasard banal et l'origine sociale de Princip à l'effet historique de son acte. Le souhait d'accéder à l'immortalité par un unique acte dévastateur, qui anime certains individus, est d'une actualité angoissante. *Gavrilo Princip* parle d'un monde au bord de l'anéantissement, d'un garçon de la campagne qui a renversé le pouvoir établi, de la subjectivité de ceux qui écrivent l'Histoire et du pouvoir du hasard. Cette reconstitution remplie d'un tumulte strictement orchestré se termine sur le champ de bataille.

Le point culminant est le moment où nous regardons dans la tête de l'agresseur ; des images pénétrantes, traversant l'œil humain jusqu'à l'obscurité, encadrées par un ouragan de sons.

Volkskrant (NL)

En fin de compte, il n'y a que quelques collectifs capables de traiter une histoire aussi complexe, de manière aussi intelligente mais aussi nonchalante et humoristique.

Theaterkrant (NL)

Chez De Warme Winkel, tout est possible, ce qui rend leur travail très attrayant. Leur théâtre post-dramatique – aucune histoire linéaire, jeu physique, beaucoup de langage visuel – est spirituel et chaud. »

Jos Schuring, Scènes

Gavrilo Princip

est une pièce de théâtre sur un monde en voie de disparition, sur un imbécile qui renverse l'élite, sur la puissante main du destin et sur la justice propre. Une reconstruction délirante, orgasmique et théâtrale, qui rappelle un champ de bataille.

De Warme Winkel est un collectif basé à Amsterdam, formé par les acteurs Mara van Vlijmen, Vincent Rietveld et Ward Weemhoff.

Le travail de De Warme Winkel se caractérise par leur caractère visuel fortement influencé par l'art de la performance.

Ils interprètent des spectacles combatifs, énergiques, bruts de décoffrage et imbibés d'Histoire.

Le collectif a aujourd'hui à son actif plus d'une trentaine de productions.

● 11 et 12 octobre
Du collectif De Warme Winkel
Conception et performance Thomas Dudkiewicz, Vincent Rietveld, Nimue Walraven, Ward Weemhoff
La Salle / 2h
Spectacle en néerlandais, surtitré en français
Spectacle présenté avec le théâtre Garonne, avec le soutien du Dutch Performing Arts



PREMIÈRE EN FRANCE
POLOGNE

Henrietta Lacks

*Quelles sont
les limites de
la science, les droits
des peuples
à disposer de leur
propre corps ?*

Henrietta Lacks : Une héroïne anonyme ou une victime de la médecine ? Une femme noire utilisée pour la science, ou peut-être une patiente en phase terminale dont les cellules ont été prélevées pour une expérience scientifique et qui s'est révélée être la première personne dont les cellules ont été cultivées *in vitro*...

Baltimore, 1951. Henrietta, 31 ans, avait un cancer de l'utérus. Elle n'a jamais su que ses cellules avaient été prélevées. Pourtant, certains professionnels de santé ont profité des cellules d'Henrietta, les cellules HeLa, pour faire fortune. C'est un mélodrame digne d'un film hollywoodien.

Il est aussi possible de voir l'histoire d'Henrietta Lacks sous le prisme du bien commun et d'envisager la problématique de la possession de ses cellules. Si nous avions le droit de demander une compensation financière pour l'utilisation de nos tissus corporels, le progrès scientifique aurait sûrement été freiné. Il aurait alors fallu décider de la compensation à donner en échange de cellules, voire du prix d'une cellule. Quel serait alors celui pour les saines et celui pour les cancéreuses ? Lesquelles auraient le plus de valeur ? Nous pouvons avoir des doutes sur la

nature démocratique de la médecine, sur ceux qui s'enrichissent et ceux qui l'utilisent... Surtout quand, pendant ce temps-là, quelque part, nos cellules sont régulièrement collectées lors de tests médicaux, puis mènent leur propre vie. Nous manquent-elles ?

Les créateurs de cette performance restaurent la mémoire de la femme derrière l'abréviation HeLa. Ce sont ces cellules immortelles – les siennes – qui ont permis de véritables avancées dans la recherche scientifique. Les cellules sont encore en vie bien qu'Henrietta Lacks ne soit plus là. Les auteurs de la pièce ont organisé une réunion fictive de personnes liées aux cellules HeLa. Ils donnent la parole à ceux qui ont été sacrifiés, expulsés et exclus du magnifique monde du progrès. La pièce pose des questions sur la nature des expériences sur les êtres humains, les phobies sociales liées au progrès et les transgressions commises par la science. La performance s'appuie sur les rencontres des artistes avec le monde de la science, de la médecine et de la bioéthique. Le texte a été développé collectivement par les acteurs et la metteuse en scène et est basé sur des faits scientifiques et biographiques. Les cellules HeLa permettaient jadis aux scientifiques de réaliser le fantasme de l'immortalité, ne serait-ce que pour un instant. Les générations futures vivront-elles pour toujours ?

● 10 et 11 octobre
Texte Anna Smolar, Marta Malikowska, Maciej Pesta, Sonia Roszczuk, Jan Sobolewski
Mise en scène Anna Smolar
Avec Marta Malikowska, Sonia Roszczuk, Maciej Pesta, Jan Sobolewski / Bartosz Bielenia.
Consultant dramatique Piotr Gruszczynski
Le CUB / 1 h 30
Spectacle en polonais, surtitré en français
Production déléguée France et coordination de la tournée :
Association Sens Interdits



Henrietta Lacks © Magda Hueckel

Colloque annuel de la Résidence 1+2



© Matthieu Gafsou / Résidence 1+2 / Galerie C / MAPS

Une journée entièrement consacrée à la photographie et aux sciences

Chaque année, la Résidence 1+2 Toulouse « Photographie & Sciences » rassemble un photographe de renom international et deux jeunes artistes. Pendant deux mois, Matthieu Gafsou, Matilda Holloway et Manon Lanjouère, photographes résidents de l'édition 2019, ont vécu ensemble et créé une œuvre personnelle inédite. Ils-elles étaient soutenu-e-s dans leurs recherches par des institutions (CNRS Occitanie Ouest) et des scientifiques basé-e-s à Toulouse et sa métropole, ainsi qu'en Occitanie, et par l'astrophysicien Sylvestre Maurice, leur parrain.

Cette année, le Théâtre de la Cité accueille le colloque annuel de la Résidence 1+2. Une journée pendant laquelle public, personnalités, artistes et institutions scientifiques dialogueront autour de tables rondes, rencontres, conférences et projections.

● 12 octobre / 8h30 > 18h
Entrée libre
Informations et réservations : www.1plus2.fr

PREMIÈRE
EN FRANCE
CANADA

Le Mobile

Du cirque pour les tout-petits

Ce spectacle de cirque musical invite les nourrissons à se lover contre leurs parents et à se laisser aller à la contemplation et rêverie d'un objet bien connu par les tout-petits : le mobile, mais cette fois-ci en version gigantesque !

Tout en légèreté, douceur et humour, les très petits et leurs parents sont bercés par des balades et comptines, tout en musique, dans un ballet aérien enveloppant, qui se déroule au-dessus de leur tête ! Certaines comptines sont inspirées d'ouvrages littéraires, d'autres revisitent les classiques de différents pays et plusieurs sont des compositions. Que ce soit dans une ballade, une ronde ou une chanson à répondre, le chœur est à l'honneur et le public est invité à s'y joindre.

À travers les sons, les couleurs ou les formes, les créateurs de cette pièce captent l'attention des bébés, par vagues de rires, de silence et d'émerveillement.

● 9 octobre / À l'Espace Bonnefoy
● 12 octobre / À La Grainerie
Idée originale et conception La marche du crabe
Mise en scène Sandy Bessette
Avec Sandy Bessette, Julie Choquette, Simon Fournier, Nadine Louis, Teo Spencer
Spectacle pour nourrissons et tout-petits / 1h
Spectacle présenté avec La Grainerie
et l'Espace Bonnefoy

Le Marchand de Londres

Declan Donnellan
24 – 26 septembre
La Salle

Cargo Toulouse

Rimini Protokoll
24 septembre – 25 octobre
Metronum / Itinérant

« Je n'ai pas encore commencé à vivre »

Théâtre KnAM
Tatiana Frolova
24 et 25 septembre
Le CUB

Cock, Cock... Who's there?

Samira Elagoz
25 – 28 septembre
Le Studio
et au théâtre Garonne

**Je me souviens
Le ciel est loin
la terre aussi**

Mladen Materic
Aurélien Bory
27 septembre – 5 octobre
Au théâtre Garonne

**Pouvoir du langage /
Langage du pouvoir**

28 septembre
La Salle

Selfie-concert

Ivo Dimchev
28 septembre
Aux Abattoirs

Bunny

Luke George
Daniel Kok
28 septembre
Le CUB

Songs from my shows

Ivo Dimchev
28 septembre
La Salle

IBIDEM

Cie OBRA
Kate Hannah Papi
1^{er} – 3 octobre
Le CUB

Narcisse et Écho

David Marton
Road Opéra
2 et 3 octobre
La Salle

**Laboratoire Millaray
Lobos García**

3 octobre

Kiss & Cry

Michèle Anne De Mey
Jaco Van Dormael
3 – 5 octobre
À Odyssud

La Nuit des Autrices

5 octobre
Parcours nocturne
toulousain

Quarantaine

Vincent Lécuyer
7 et 8 octobre
Le CUB

Henrietta Lacks

Anna Smolar
10 et 11 octobre
Le CUB

Gavrilo Princip

De Warme Winkel
11 et 12 octobre
La Salle

Le Mobile

Cie La marche du crabe
Sandy Bessette
9 et 12 octobre
À l'Espace Bonnefoy
et à La Grainerie

Résidence 1 + 2

12 octobre
Le CUB

**Soirée de clôture /
DJset**

12 octobre
HallesdeLaCité

**Les spectacles
de La Biennale
au ThéâtredeLaCité**

Achetez vos places dès le 6 juin
et bénéficiez de tarifs réduits
avec la Carte Biennale.

ThéâtredeLaCité

1 rue Pierre Baudis
31000 Toulouse
du mardi au samedi
de 13 h à 19 h
05 34 45 05 05
www.theatre-cite.com

Abonnez-vous
au ThéâtredeLaCité!

Détachez votre bulletin
d'abonnement et découvrez
tous les spectacles
de la saison 2019-2020
dans notre programme des spectacles
et sur notre site internet.
À partir de 3 spectacles, dès 11 €.

Le ThéâtredeLaCité
offre la Carte Biennale
à tous ses abonné-e-s!

**La Biennale
Arts vivants /
International**

Retrouvez l'ensemble
de la programmation
des 30 partenaires de La Biennale
sur www.labiennale-toulouse.com
Billetterie sur www.festik.net
(à partir de mi-juin)

**CARTE
BIENNALE**

Pour 5 €,
profitez de tous les spectacles
dans tous les lieux
à des tarifs préférentiels.

labiennale-toulouse.com



© Pierre Vanni



Silhouette de couverture © Tim Lahan

Directeur de la publication
Galin Stoev

Coordination / Rédaction :
Stéphane Gil, Eva Salviae,
Fanny Batier

Contributeurs : Célia Baptiste,
Cécile Brochard, Sophie Cabrit,
Caroline Chausson, Maxime Donot,
Anaé Gregorieff, Aurélie Jean, Julia Sterner

Design graphique : Pierre Vanni

Ce journal est imprimé par Rotogaronne (Estillac)
sur un papier d'origines française et allemande 100%
recyclé issu de forêts gérées durablement,
porteur de l'Écolabel européen.

Juin 2019 / 15 000 exemplaires

La création, la diffusion et l'accueil des spectacles
ainsi que l'organisation des rendez-vous autour de
la programmation est rendue possible grâce au travail
de l'ensemble de l'équipe permanente
et intermittente du CDN, les ouvreureuse-s
et les partenaires du ThéâtredeLaCité.

Licences spectacle :
1-1109344 / 2-1109345 / 3-1109346
ISSN 2649-7794
Prochain numéro : Automne 2019 (octobre)
Les journaux sont aussi disponibles
sur theatre-cite.com.